



HAL
open science

La sociolinguistique des discours et des interactions. Un développement et une visibilité difficiles en France

Claudine Moïse

► **To cite this version:**

Claudine Moïse. La sociolinguistique des discours et des interactions. Un développement et une visibilité difficiles en France. Henri Boyer. Pour une épistémologie de la sociolinguistique, L'Harmattan, pp.265-273, 2010. hal-02474156

HAL Id: hal-02474156

<https://hal.science/hal-02474156>

Submitted on 11 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La sociolinguistique des discours et des interactions. Un développement et une visibilité difficiles en France

Claudine Moise

Claudine.moise@univ-avignon.fr

La sociolinguistique dans laquelle je m'inscris est celle que j'appelle sociolinguistique ethnographique des interactions. Réflexive, interprétative, inductive et contextuelle, elle s'appuie sur l'analyse des faits de langue dans les discours et les interactions pour comprendre les processus sociaux.

Les différents champs de la sociolinguistique, relatifs à l'histoire même de la discipline, sont divers, allant du variationnisme qui s'est emparé de l'étiquette « sociolinguistique » (Chambers [1994] 2003), à celui plus mouvant d'une sociologie du langage¹. Dans un sens, il est une première sociolinguistique qui s'intéresse à la société pour ce qu'elle nous dit sur la langue. C'est prendre souvent les différences sociales à travers des catégories préétablies, essentialistes (sexe, âge, origine, catégorie socio-professionnelle) dans une forme de réduction nécessaire, maniable et pratique, et s'en servir pour lire les variations en langue. L'autre sociolinguistique (ou les autres sociolinguistiques) qui m'intéressent davantage disent la société à travers l'étude de la langue, des pratiques et des discours. Serait-ce une sociologie du langage, terminologie très (trop) associée à Joshua Fishman dès les années 60, critiquée aujourd'hui (Williams 1992) ou une anthropologie linguistique ? Mais cette autre sociolinguistique englobe alors un champ vaste, plus significatif dans le monde anglo-saxon, allant de l'analyse des discours en œuvre dans la société à l'analyse des interactions notamment, voire à une nouvelle façon d'aborder la variation comme ressource en contexte de la part des locuteurs.

Je veux montrer ici pourquoi cette sociolinguistique qui vise à rendre compte des changements sociaux en s'appuyant sur des traces langagières et qui considère les discours et les interactions comme pratique idéologique et sociale (Fairclough 2003, Heller 2002, Blommaert 2005) a eu du mal à se développer en France².

1. La linguistique comme construction disciplinaire et empêchement sociolinguistique

Françoise Gadet montre bien (2005) la tension entre ces deux paradigmes, linguistique et sociolinguistique, et les oppositions récurrentes entre celui « logico-grammatical » et celui « rhétorique-herméneutique » (Rastier 2001), ou entre celui « de l'arbitraire » et celui « de la substance » (Simone 1990).

¹ Pour les nombreux débats entre « sociolinguistique » et « sociologie du langage », voir entre autres, Varro (1999) et Canut (2000).

² La sociolinguistique variationniste (notamment à travers la description du français parlé) ou celle du contact des langues (valorisée et reconnue grâce en particulier aux créolistes et aux écoles catalanes, occitanes et corses) ont su s'imposer dans le champ français.

La construction d'un champ

Pour faire de la science une science, il faudrait définir son champ, forme « d'habitus scientifique » (Bourdieu 2001), fait de routines conceptualisées et théorisées ; une science se construirait autour d'« un capital de méthodes et de concepts spécialisés, qui garantissent, explicitement ou non, le « droit d'entrée » dans le champ » (Neveu 2008 : 1070). En ce sens, chaque discipline développerait son *style* (Bourdieu 2001 : 129-130). Telle est donc la représentation dominante de ce qu'est une science comme le confirment bien souvent nos expériences institutionnelles.

Même s'il y eut avec Saussure une rupture, une nouvelle façon de faire de la linguistique ou en tout cas une nouvelle façon de concevoir la langue comme objet abstrait, pour lequel a été entreprise une « déconstruction » (Gadet [1987] 1996 : 7), « le mythe d'une naissance récente des sciences du langage (apparu au 19^e siècle) n'est plus tenable » (Auroux 2008 : 1043). On raconte et on transmet que Saussure, après avoir marqué très jeune la linguistique historique par son mémoire sur *Le système primitif des voyelles indo-européennes* en 1878, abandonne les recherches en ce sens et vise une refonte de la linguistique (Ducrot et Todorov 1972 : 29). Je préfère voir dans cette cassure un point d'amorce pour « faire science » qui n'a cessé de se construire à travers l'histoire de la discipline, et ce dès la fin du 19^e siècle, alors que la grammaire comparée vivait une crise et qu'il fallait aller vers le *progrès*, injonction nécessaire au développement de toute science. Cette construction autour d'une rupture scientifique faisait de la linguistique une « vraie » science inscrite dans sa propre révolution scientifique (Braunstein 2008). Par la suite, créer une mémoire autour de la figure de Saussure³ (Chiss et Puech 1999) permettait de mieux projeter la discipline dans l'avenir. *Le Cours* tend dès le départ, alors qu'il s'établit dans une crise des savoirs, à lisser les tensions, occultées par l'histoire. Bally et Sechehaye, rédacteurs de Saussure, reviennent en 1916 sur l'histoire de la linguistique pour mieux en figurer le nouvel avenir dans « une véritable conversation de point de vue » et avec « la volonté de poser Saussure en Maître » (Puech 2008 : 1094). En même temps, on sait que la nouveauté des théories structuralistes sont rétrospectives, qu'elles se sont construites avec le temps ; des contemporains de l'époque, comme Antoine Meillet, ne sont pas éblouis par l'œuvre saussurienne. Mais, la linguistique dans *le Cours* sera au fil du temps posée en lien et en filiation avec un maître, d'où tout partait et où vers tout devait aller ; la grande réussite a été son appropriation, son utilisation et son interprétation tout au long du siècle, pour une légitimation (réussie) de la discipline dans les années 60, au prix d'une occultation des pensées plus sociales. Le texte de 1915 serait une « matrice projective et productive » qui a permis d'unifier des pratiques linguistiques très diverses, de donner corps à une science naissante, et d'offrir des concepts opérationnels. Avec la construction d'une

³ Je voudrais dire ici l'intérêt et le plaisir que j'ai eu à lire à la fois les ouvrages et articles de Sylvain Auroux, Jean-Louis Chiss et Christian Puech. Ils revisitent l'histoire avec force précision, montrent les effets déformants du temps, présentent des pensées linguistiques trop oubliées et donnent à voir une science du langage ancienne, complexe et grandement sociale. D'une autre façon, j'ai trouvé dans l'ouvrage de Jean-Claude Chevalier et Pierre Encrevé et dans les entretiens d'Antoine Culioli une histoire de la linguistique contemporaine. Voir les références de ces auteurs en bibliographie.

pluralité de figures de Saussure, jusqu'à celle diurne et nocturne des *Anagrammes* (Gadet 1987), toute science du langage peut s'appuyer alors sur une figure emblématique, devenue « une borne de la mémoire des sciences humaines dans leur version structuraliste » avec des « effets de reformulation (et de reformulation de reformulations) » (Puech 2008 : 1097) du *Cours*.

Or l'histoire n'a pas retenu certains travaux, de ceux de Meillet et Bally par exemple, qui ne peuvent être fondus dans le structuralisme et sortent du champ. Saussure n'était pas le seul, Sechehaye tentait de développer une linguistique de la parole liée à la psychologie, Bailly allait vers la stylistique, au sens de style énonciatif. Les débats théoriques à l'époque, qui se sont tus pendant longtemps, étaient foisonnants et annonçaient les courants des années 70, la pluralité des parlers, la sémantique, les actes de langage, la portée sociale trop délaissée, la notion de *sujet parlant* autour de Bréal, par exemple. Les théories saussuriennes du système ne se sont pas affirmées dans un consensus pacifié comme on pourrait le vouloir et l'imaginer, mais se sont imposées et répandues au fil du temps en guise de légitimation scientifique. Le structuralisme linguistique trouve donc sa légitimité dans *le Cours* et la doxa de notre discipline ne l'a pas démenti.

Une filiation idéologique

Saussure permet d'asseoir la discipline et de faire le jeu des filiations, construites dans l'après linguistique mais aussi dans l'avant, philosophique, du stoïcisme à Descartes et à Leibniz (Chiss et Puech 1997 : 23), position idéologique liée à la raison et au progrès, source de contrôle et de bonheur. La connaissance a été source d'espérance depuis Bacon au 17^e siècle avant même Descartes et le développement de la science, portée en étendard par Auguste Comte, fonde le bonheur du monde. Le siècle des Lumières, de l'universalisme et de la Raison, permettait de sortir de l'obscurantisme religieux quand Condorcet en appelait au progrès combiné des lumières de la raison générale, de l'ordre social et de l'économie publique. La science sociale positive proposer un nouveau monde, libéré des révolutions et de l'empire, pour le mieux être et le bien collectif. La linguistique structurale, forte de cette tradition idéologique, ne pouvait s'inscrire que dans une vision scientifique ascendante, rassurante et gagnante. Ce que la sociolinguistique, et c'est là aussi toute sa richesse humaine, n'a pas pu faire. Elle n'a jamais eu tout simplement pour visée de définir un champ unifié et uniformément conceptualisé ; elle a toujours été en exploration à ses risques et périls.

2. La sociolinguistique en construction

Pourtant, la sociolinguistique ou les sociolinguistiques n'ont pas encore suffisamment affirmé leur place en France. Il me semble important dans les années à venir que le vide relatif soit rempli. Parce que s'il n'est pas de vide de la recherche, il est un vide de sa valorisation. Je voudrais voir pourquoi ici l'anthropologie linguistique s'affirme depuis si peu de temps dans le paysage des sciences du langage.

L'impasse anthropologique

Ce fil ethnographique a été très difficile à tisser en France et les raisons en sont multiples. Au milieu du 19^e siècle en France, l'anthropologie a eu besoin de prouver son utilité (Blanckaert 2001) tandis qu'une linguistique naturaliste (Desmet 1996) se développait suite aux travaux de l'Allemand Schleicher. Cette linguistique s'est institutionnalisée grâce à la chaire de linguistique à l'*Ecole d'anthropologie de Paris*, créée en 1876 sous l'impulsion de Paul Broca (1824-1880), dans un contexte scientifique porté par la botanique et la zoologie. L'anthropologie de l'Ecole est essentiellement physiologique, très liée à l'anatomie et la médecine. Elle considère, à l'encontre des néo-grammairiens, la langue comme un organisme vivant, à rapprocher des sciences naturelles. Cette histoire de la linguistique en France a certes été occultée, notamment la figure rassembleuse d'Abel Hovelacque (1867-1916), par la grammaire comparée mais n'a pu non plus trouver d'ancrage dans une filiation anthropologique parce qu'elle a présenté des dérives, racistes et colonisatrices. L'anthropologie imprègne les discours coloniaux et se met en œuvre à travers les zoos humains (Bancel, Blanchard, Boetsch et Deroo 2004) renforçant ainsi les frontières ethniques. La grammaire comparée a insufflé la supériorité des langues indo-européennes, mais le naturalisme, rattachant la linguistique, en tant qu'organisme aux sciences naturelles, branche de l'anthropologie a, de surcroît, supputé une supériorité raciale des langues indo-européennes, quand la langue détermine le peuple ; valeurs contre lesquelles Saussure s'inscrit clairement en faux (Desmet 2007). Comme quoi, mieux vaut suivre le Maître... Les modèles anthropologiques ont fait le lit de bien des stéréotypes et des classements binaires entre pensée et obscurantisme, développement et sous-développement, adaptation et déviance.

L'idéologie nationale contre l'altérité ethnologique

D'un point de vue ethnologique, les grandes découvertes ont été une confrontation à l'altérité. Déjà, Montaigne dans son essai sur les Cannibales avait affirmé que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Le siècle des Lumières fasciné par le « bon sauvage », doté d'une morale naturelle, découvre l'homme du Pacifique. Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville* fait l'éloge des Tahitiens dans des accents anti-coloniaux, Montesquieu avec *Les Lettres persanes* offre une leçon de décentration. Les missionnaires se lancent dans de périlleuses enquêtes linguistiques et ethnographiques, comme celle sur *l'Histoire naturelle et morale des Indes Occidentales* du Père Joseph de Acosta ou sur les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers tems* de Joseph François Lafiteau. On est passé ouvertement de l'uniformité d'une société de latinité chrétienne à des étonnements hétérogènes contrairement à la révolution galiléenne, qui, phénomène caché, apportait quelques lois à un monde qui changeait de mouvement. Ainsi, du 15^e au 18^e siècle, les sciences humaines, non nommées comme telles, vont fléchir les développements philosophiques, économiques et sociaux, bien plus que le développement des sciences de la nature (Aurox 1992 : 27).

Les nouveaux découvreurs ont mené un travail de description linguistique souvent ignoré ou méprisé. Ceux qui étudièrent les langues amérindiennes réalisèrent que le cadre traditionnel gréco-latin devait être modifié pour les décrire. Rencontre avec les « indigènes », liste de mots écrits en alphabet latin, traduction du catéchisme et des livres religieux, grammaires et dictionnaires, formation de missionnaires pour traduire les écritures et prêcher dans les langues indigènes sont des expériences scientifiques novatrices mais oubliées. La plupart des travaux ont été publiés dans le Nouveau Monde, pour une utilisation locale ; seuls quelques-uns parurent en Europe, comme la grammaire et le dictionnaire quechua composés par Domingo de Santo Tomas, et publiés à Valladolid en 1560. Les ouvrages des découvreurs du Canada sont inconnus, et les savants européens de l'époque ne connaissaient généralement pas les langues du Nouveau Monde. De la même façon, la dialectologie à travers les atlas s'est tenue à l'écart des questionnements sociolinguistiques et finalement s'est inscrite dans une conception très homogène des langues où les lignes isoglosses ont servi les délimitations figées des pratiques linguistiques.

Les effets de communication oubliés

En France, la sociolinguistique interactionniste aurait pu naître au début du 20^e siècle. Gabriel Tarde, considéré davantage comme sociologue et philosophe, ou Charles Bally ont été des précurseurs oubliés. Jean Louis Chiss et Christian Puech (1997 : 105) les classent dans une partie de leur livre où émerge le sujet, « La société et le sujet : problèmes pour les théories du langage », comme quoi, il n'y a jamais de hasard. On trouve les ouvrages, nombreux, de Gabriel Tarde sur le site des classiques de l'université de Québec à Chicoutimi qui a rassemblé des textes fondamentaux de sociologie. Bien dommage que le corpus de textes linguistiques fondamentaux, site prometteur de l'Ens ne soit pas, de son côté, opérant.

Tarde est moderne dans sa façon d'appréhender la conversation dans une forme de psychologie sociale. Sa sociologie n'est pas celle des institutions et organisations, mais celle déjà des liens, loin des modèles de l'époque celui du naturalisme biologique et celui de l'objectivisme abstrait de Durkheim. Ainsi la société est sociabilité, mouvement, imitation et transformation, faite de désir et de croyance (Tarde [1895] 1993). La socialité passe par la conversation, entre visées historiques, psychologiques et sociales.

La conversation est le ciment social. « Elle marque l'apogée de *l'attention spontanée* que les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils s'entre-pénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucun rapport social » (Tarde [1901] 1989 : 43). De la diversité interculturelle, des postures, du non verbal, des potins et médisances, les rituels conversationnels, la connivence du silence, d'actes de langage, du complément à l'injure, de l'utilité inutile des conversations, facteur de socialisation, Gabriel Tarde a dit beaucoup.

Il y a une autre figure encore. J'ai croisé à différentes reprises Charles Bally. J'ai aussi dans ma bibliothèque *Le langage et la vie* (Bally [1913] 1965), dont le titre m'avait juste donné envie. Et je

n'avais pas été déçue. Récemment encore (Moïse 2009), je suis retombée sur Charles Bally (2004 [1932]). Il y a toujours avec lui un effet de modernité. Il y a chez lui l'élaboration d'une pragmatique englobante, à la croisée des questionnements sociolinguistiques, énonciatifs et interactionnels où le sujet prend sa place. Sa stylistique est celle non pas littéraire mais sociolinguistique et affective, telle que Labov ne l'a jamais abordée (Gadet 1992) ni revisitée aujourd'hui par la variation individuelle. J'aime dans son ensemble le concept de vie chez Bally qui renvoie au mouvement, à la subjectivité et à l'action, ce qui replace le sujet au cœur de sa parole fondant ainsi les théories énonciatives. Cette sociolinguistique en ce début de siècle aurait pu se construire comme modèle. En 1928, Sapir, lors du colloque de *the Linguistic Society of American Anthropological Association*, prônait le dialogue entre les sciences humaines. En 1929, Bakhtine annonçait les grandes heures de l'énonciation, fruit d'interactions et de polyphonies. Mais nous étions en France avec, comme je l'ai évoqué, le poids de la philologie et de la grammaire.

L'anthropologie linguistique américaine ou une sociolinguistique des discours et des interactions ethnographique lointaine

L'Amérique était ailleurs. Les premières équipes qui travaillaient à la description des langues amérindiennes en filiation avec les études ethnologiques sur les peuples « exotiques » du 18^e siècle, s'appuyaient sur les travaux de Humboldt (pour une synthèse voir Trabant 2000). Au début donc, les filiations existaient tandis que la tradition humboldtienne était reprise par Boas, Sapir puis Whorf. Mais à travers la spécificité des études amérindiennes et dans l'affirmation d'une coupure avec les théories européennes (pour une synthèse Andresen 2000) naîtra la conscience d'une linguistique américaine, qui prendra sa source en 1924 à New-York quand se crée la *Linguistic Society of America*. Franz Boas a émigré d'Allemagne en 1887 et fixe les débuts de l'anthropologie académique avec son arrivée à Columbia University au début du siècle. Dissolution entre race, langue et culture, prise en compte de la perception de l'observateur organisent sa réflexion. Son élève Edward Sapir, anthropologue-linguiste poète, prendra à son compte le relativisme linguistique.

La réunion de 1964 organisée par William Bright montre que se dessinait déjà le clivage actuel entre la sociolinguistique structuraliste et celle anthropologique (Calvet 1999). Calvet signale que s'ils ont pour la plupart travaillé sur des terrains plurilingues, les participants (Gumperz, Haugen, Ferguson, Labov, Hymes, etc) ne se situaient pas tous dans la même optique scientifique. John Gumperz dans un mail du 27 octobre 1998 (Calvet 1999 : 43) affirme que « plutôt que de mettre l'accent sur la langue ou les langues en contexte, pour utiliser les termes de Labov, où la langue est encore le premier objet d'analyse, nous avons commencé à mettre l'accent sur les communautés linguistiques et leur répertoire linguistique. [...] Rétrospectivement, je me souviens de m'être trouvé isolé sur le plan théorique de plusieurs des autres participants qui continuaient à mettre surtout l'accent sur les structures linguistiques. [...] Je me souviens avoir surtout parlé avec Harold Garfinkel ». La sociolinguistique est alors *Ethnography of speaking* (Hymes 1962) et *Ethnography of communication*

(Gumperz et Hymes 1964). La coupure est sans doute lointaine et profonde quand Martinet, fonctionnaliste alors aux Etats-Unis, créait la revue *Word* et entretenait des liens conceptuels ambigus mais réels avec Labov, et qu'existait d'un autre côté depuis 1925, la revue *Language* de la Linguistic Society of America, fondée par Bloomfield et Sapir. Il a fallu du temps pour que certains aspects de l'anthropologie linguistique ou l'ethnographie de la communication s'implantent en France. La sociolinguistique des années 70, prise dans des considérations françaises marxistes et d'un autre point de vue, énonciatives, va parcourir des chemins qui lui seront propres et, semble, de notre œil d'aujourd'hui, s'être peu intéressée aux modèles américains.

Une scission française analyse de discours/sociolinguistique

En 1977, Jean-Baptiste Marcellesi, sociolinguiste et Jean Dubois, analyste du discours codirigent un numéro de *Langages* intitulé *Langage et classes sociales : le marrisme*. Un colloque en 1978 organisé par Bernard Gardin et Jean-Baptiste Marcellesi sera aussi une pierre fondatrice de la sociolinguistique en France, hors de la sphère restrictive variationniste. Tous deux revendiquent une sociolinguistique marxiste comme la grande majorité de ceux qui ont participé à l'émulation de ces années politiques et intellectuelles (rupture de l'union de la gauche en 1977, élection de François Mitterrand en 1981) et comme ceux qui donneront son élan à l'analyse de discours. Ce rassemblement de plus de cent participants montrait, comme il était dit en ouverture, que si la sociolinguistique pouvait ne pas exister, les sociolinguistes eux étaient là. Les préoccupations étaient claires, « ouverture aux questions du siècle et volonté de prendre en compte la demande sociale ». Ce colloque englobe la discipline naissante, entre *Approches, Théories et pratiques* et aborde les grands champs à détricoter, le plurilinguisme et la diglossie, la grammaire et société (des analyses de la variation), l'analyse de discours, la sociolinguistique et l'école. Surprenant à mes yeux d'aujourd'hui est la rubrique, de loin la moins fournie, « sociolinguistique de terrain », comme si là encore le « terrain » était partie disjointe de nos pratiques linguistiques. Bernard Gardin et Jean-Baptiste Marcellesi avaient déjà publié en 1974, *Introduction à la sociolinguistique, la linguistique sociale*, rare ouvrage de sociolinguistique en France jusqu'aux années 1990, qui se présente plus comme une réflexion épistémologique sur la discipline que comme un traditionnel manuel divisé en chapitres thématiques. La sociolinguistique était alors englobante, ouvrant largement les recherches sur les contacts de langues et la diglossie.

Il est intéressant de voir combien à l'époque la sociolinguistique, celle qui part de Nanterre et de Rouen (sociolinguistique du contact des langues, en miroir de la sociolinguistique occitane ou créoliste), se noue autour de l'analyse du discours (Gadet 2005, Mazière 2005), même si elle reste très formelle, fondée sur les textes souvent historiques et politiques, hors de toute pratique orale... et sociale. Aujourd'hui la distance s'est creusée entre la sociolinguistique et l'analyse du discours en France, parce que le discours a été tout au long de ces dernières années envisagé dans sa dimension avant tout linguistique, politique et médiatique et que la sociolinguistique s'est définie ailleurs, dans le contact de langues. Je pense que l'on peut redonner au discours sa dimension sociolinguistique en le

considérant comme une pratique sociale, dynamique et porteuse d'identités et d'idéologies, avec d'ailleurs en supplément de cadre, une composante fondamentalement ethnographique et mondialisée.

Conclusion

Mais aujourd'hui le paysage change, se diversifie et se singularise. Les croisements sont à l'œuvre à travers les analyses interactionnelles et discursives et on sent les questionnements actuels quand le quatrième colloque du Réseau Francophone de Sociolinguistique portait sur « la mise en œuvre des langues dans l'interaction », et un récent colloque à Paris 3 sur « l'analyse du discours et demande sociale ». Cette façon de faire de la sociolinguistique nous amène à interroger les pratiques langagières dans la circulation des discours, on peut citer le réseau *Ci-dit* avec Laurence Rosier, Marie-Anne Paveau et Diane Vincent. Réseau qui croise donc la praxématique et le dialogisme, la pragmatique et l'énonciation. Les échanges s'intensifient en Europe, la connaissance de la production et des colloques en domaine anglais aussi, les étudiants venant d'ailleurs sont recrutés. Tout cela serait à l'image d'un des *handbook* si usuel de l'autre côté de la Manche et de l'Atlantique qui dessine un paysage à la fois exhaustif et historique de la sociolinguistique (Coupland et Jaworski 1997).

Références bibliographiques

- ANDRESEN Julie (2000), « La formation de l'école américaine », *Histoire des idées linguistiques*, tome 3. *L'hégémonie du comparatisme*, Liège-Bruxelles, Mardaga : 323-329
- AUROUX Sylvain (Ed.), (1989/1992/2000), *Histoire des idées linguistiques*, tome 1. *De la naissance des métalangages. En orient et en Occident*, tome 2. *Le développement de la grammaire occidentale*, tome 3. *L'hégémonie du comparatisme*, Liège-Bruxelles, Mardaga
- AUROUX Sylvain (2008), « La linguistique française et son histoire », Congrès Mondial de Linguistique, <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08337>
- BALLY Charles ([1913], 1965), *Le langage et la vie*, Genève, Droz
- BALLY Charles ([1930], 2004), *La crise du français*, Genève, Droz
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOETSCH Gilles et Deroo Eric (2004), *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*, Paris, La découverte/Poche
- BLANCKAERT Claude (2001), *Les politiques de l'anthropologie : discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, l'Harmattan
- BLOMMAERT Jan (2005), *Discourse*, Cambridge, Cambridge University Press
- BOURDIEU Pierre (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir
- BRAUNSTEIN Jean-François (2008), « Désunités, styles et épistémologies historiques », *Histoire des sciences. Méthodes, styles et controverses*, Paris, Vrin : 227-224
- CALVET Louis-Jean (1999), « Aux origines de la sociolinguistique, la conférence de sociolinguistique de l'UCLA (1964) », *LANGAGE ET SOCIETE*, numéro 88 : 25-46

- CANUT Cécile (2000), « De la sociolinguistique à la sociologie du langage : de l'usage des frontières », *LANGAGE ET SOCIETE*, n°91, 89-95
- CHAMBERS Jack (2003), *Sociolinguistic Theory*, Oxford, Blackwell
- CHEVALIER Jean-Claude et ENCREVE Pierre (2006), *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon ENS Editions
- CHISS Jean-Louis et PUECH Christian (1999), *Le langage et ses disciplines*, Paris, Duculot
- COUPLAND Nikolas and JAWORSKI Adam (1997), *Sociolinguistics*, New York, Palgrave
- DESMET Piet (1996), *La linguistique naturaliste en France (1867-1922) : nature, origine et évolution du langage*, Louvain, Peeters Publishers
- DESMET Piet (2007), « Abel Hovelbacque et l'école linguistique naturaliste », *Le naturalisme linguistique et ses désordres*, *REVUE HISTOIRE, EPISTEMOLOGIE, LANGAGE*, tome XXIX, fascicule 2, : 41-61
- DUCROT Oswald et TODOROV Tzvetan (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil
- FAIRCLOUGH Norman (2003), *Analysing Discourse: Textual Analysis for Social Research*, London, Routledge.
- GADET Françoise (1987 [1996]), *Saussure, une science de la langue*, Paris, Puf
- GADET Françoise (1992), « Variation et hétérogénéité », *Hétérogénéité et variation : Labov un bilan*, *LANGAGES*, numéro 108, 5-15
- GADET Françoise (2005), « 1977 : sur un moment clé de l'émergence de la sociolinguistique en France », *CAHIERS DE L'ILSL*, numéro 20, 127-138
- HELLER Monica (2002), *Eléments d'une sociolinguistique critique*, Paris, Didier
- HYMES Dell (1962), « The ethnography of speaking », Gladwin T. et Sturtevant W.C. (Eds), *Antropology and Human Behavior*, THE ANTHROPOLOGICAL SOCIETY OF WASHINGTON : 13-53
- MAZIERE Francine (2005), *L'analyse du discours*, Paris, Puf, *Que sais-je ?*
- MOÏSE Claudine (2009), « Le poids de la langue française, entre sentiment de menace et dynamiques langagières », *Le poids des langues*, Actes du colloque de l'université d'Aix-en-Provence, 27-28 septembre 2008, Paris, L'Harmattan, 237-253
- NEVEU Franck (2008), « Réflexions sur la forme du discours linguistique », *Congrès Mondial de Linguistique*, <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08336>
- PUECH Christian 2008, « Qu'est-ce que faire l'histoire du récent ? », *Congrès Mondial de Linguistique*, <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08334>
- TARDE Gabriel ([1895], 1993), *Les lois de l'imitation*, Paris, Kimé
http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/lois_imitation/tarde_lois_imitation_1.pdf
- TARDE Gabriel [1901], 1989, *L'opinion et la foule*, Paris, Puf
http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/opinion_et_la_foule/tarde_opinion_et_la_foule.pdf

TRABANT Jürgen (2000), « Le courant humboldien », *Histoire des idées linguistiques*, tome 3. *L'hégémonie du comparatisme*, Liège-Bruxelles, Mardaga : 311-329

VARRO Gabrielle (1999), « Sociolinguistique » ou « Sociologie du langage » ? Toujours le même vieux débat ? À propos de deux ouvrages récents intitulés *Sociolinguistique* », *LANGAGE ET SOCIÉTÉ*, n°88, 91-97

WILLIAMS Glyn (1992), *Sociolinguistics. A sociological Critique*, London, Routledge